

Paul Valéry et la médecine *

par André MANDIN **

Oserai-je le dire, il y a une urgence valéryenne.

Telle est la conclusion d'un brillant article de Jean-Pierre Chopin, paru dans le numéro 489, d'avril 1987, des *Temps Modernes* intitulé : "Urgence valéryenne ou Cioran face à ses idoles". L'auteur démontre l'importance actuelle de la "pensée profonde" de Valéry, méconnu paradoxalement d'être trop connu, et pour cela "gratter toute affaire cessante son image académique" sous laquelle il est enterré sous couvert de positivisme, de scientisme, de "désinvolture métaphysique", lui qui, plus que tout autre fut sensible à l'énigme, à l'indicible, à l'écoute de l'Être comme d'une conque musicale, à l'ouverture ontologique.

Ici, à Montpellier, il se présente à nous plus volontiers sous les traits d'un lycéen, d'un étudiant en droit ou d'un engagé volontaire au 122^{ème} régiment d'infanterie. En effet Valéry séjourna dix ans au Clapas. Il entra au lycée de la ville en classe de 3^{ème}, suivant le cursus non scientifique, l'éloignant à jamais de la carrière d'officier de marine dont il avait tant rêvé dans sa ville natale portuaire de Sète. Il passa ses deux baccalauréats puis s'inscrivit à la Faculté de droit dont il empocha la licence en juillet 1892 après avoir fait un an de service militaire. Il quitta définitivement Montpellier en mars 1894, âgé de vingt trois ans pour Paris où l'attendait... pour plus tard, la gloire officielle.

Cet enfant, cet adolescent, puis cet homme de "type peu musculaire", éloigné des exercices physiques violents mais appréciant la marche et surtout la natation, était doué d'une intelligence remarquable, d'une sensibilité très vive et d'une curiosité insatiable pour une foule de "choses hétéroclites".

Valéry ne s'étend guère sur ses propres maladies ou celles de son entourage, mais il en dit suffisamment dans sa correspondance, ses *Cahiers* ou ses œuvres, pour le deviner extrêmement angoissé et très réceptif à la douleur physique dès son plus jeune âge. L'importance de la douleur physique est explicitée dans *La soirée avec monsieur Teste* - une de ses premières œuvres - où l'intellectuel pourtant parfaitement maître de son cerveau avoue : "Je combats tout - hors la souffrance de mon corps au-delà d'une certaine grandeur". A l'autre extrémité de sa vie, il intitula son ultime cahier en 1945

* Communication présentée à la séance commune du 22 juin 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine et de la Société montpelliéraine d'Histoire de la Médecine.

** 3 rue de l'Ecole de Médecine, 34000 Montpellier.

Sub signo doloris avec l'évolution fatale d'un ulcus duodéal térébrant dans le pancréas, avec ses douleurs atroces et ses complications hémorragiques compensées par des transfusions sanguines de bras à bras réalisées par le docteur Arnaud Tzanck, alors qu'il était surveillé par les professeurs Mondor, de Gennes, Gutmann et le docteur Roudinesco.

La souffrance digestive l'avait très tôt handicapé ainsi que plus tard une toux coqueluchoïde dont il a décrit avec finesse et pertinence la séméiologie, son mode de début, son évolution et sa résolution parfois obnubilante ou syncopale. Cet état respiratoire était entretenu par un tabagisme impénitent.

L'observation de ses propres maux et ceux de son entourage fut, à son habitude, analysée méthodiquement aboutissant à des considérations générales, à des analogies fructueuses et/ou des extrapolations singulières. "De 1909 à 1914, ma vie est suspendue à la santé de ma femme qui se rétablit heureusement" écrit-il dans son autobiographie. Ce qui nous vaut le compte-rendu d'une consultation de six médecins parisiens avec la description du professeur Chauchard. L'heureuse issue fut aidée par le professeur Jeanbreau, urologue montpelliérain, consulté sur les conseils de son frère aîné, Jules Valéry, qui la traita à la station thermale de La Preste dans les Pyrénées-Orientales.

Enfin, nous n'insisterons pas sur la "maladie d'amour", épisode sentimental insensé pour une jeune catalane Mme de R..., amour brusquement déclenché par un seul regard et qui mit en péril son équilibre psycho-intellectuel. Ce "martyre mental aigu", ce "désespoir de toutes parts" devait se résoudre par la fameuse crise de Gênes d'octobre 1892 désignée plus tard par la critique sous le nom de "nuit de Gênes". Ce "mal d'amour", il en avait vu la représentation picturale à l'âge du lycée, par la contemplation répétée, au musée de Montpellier, du tableau d'Ingres intitulé "Stratonice ou la maladie d'Antiochus" (1886). On y découvre quatre personnages : le jeune Antiochus torturé sur sa couche par un mal encore inconnu, son père le Roi Séleucus effondré à son chevet, et debout le médecin, tenant d'une part la main du jeune homme et d'autre part regardant la jeune Reine, "la charmante Stratonice qui se tient à distance, et qui paraît effrayée par la subite révélation du diagnostic de l'amour impossible".

Fervent adepte dans sa jeunesse du culte de l'amitié, Valéry eut deux grands amis étudiants en médecine : Albert Coste et Samuel Kessel. Albert Coste, "l'esthète Coste" comme l'appelait André Gide, était très versé dans le spiritisme. Il soutint en mai 1893 une thèse de médecine intitulée "*Contribution à l'étude des phénomènes psychiques occultes (état actuel de la question)*", thèse présidée par le professeur Grasset, brillant défenseur et continuateur du vitalisme montpelliérain qu'avait si bien illustré Barthez. Valéry ne pouvait ignorer ni le vitalisme, ni Barthez dont l'imposante statue orne avec celle de Lapeyronnie la porte d'entrée de la Faculté de Médecine et devant laquelle il passa si souvent pour se rendre au Jardin des Plantes qui lui fut si cher. Le nom de Barthez est mentionné dans *l'Idée fixe*, œuvre écrite en 1931 pour le corps médical à la demande d'un laboratoire pharmaceutique et dédiée "au Professeur Mondor et à tous les amis que je compte dans le corps médical". Dans une de ses multiples notes rédigées au petit matin, on peut lire "il y avait du bon dans la métaphysique de Barthez". Il n'est pas interdit de penser que le vitalisme montpelliérain - forme rénovée de l'Hippocratismes - ait eu par sa vision globalisante de l'homme dans son milieu, une influence certaine dans son abord de la Connaissance. C'est probablement Coste qui lui

permet de participer aux visites et aux observations des aliénés, ce qu'il rappellera à de nombreuses reprises comme un des éléments marquants de sa vie et dont il fait allusion dans *l'Idée fixe*.

Samuel Kessel, père de Joseph Kessel et de cinq ans son aîné, d'origine russe, était étudiant en médecine à Paris lorsqu'il fut atteint de tuberculose pulmonaire. Une faculté du Midi lui fut conseillée et il vint à Montpellier où il séjourna six ans. Il put poursuivre ses études et préparer une thèse de psychiatrie. Avec lui, Valéry était en contact avec la colonie russe et plus particulièrement avec Kolbassine, agrégé de philosophie, auquel il dédiera plus tard *La soirée avec Monsieur Teste*.

Les considérations physiologiques et médicales de divers ordres seront plus tardivement repensées grâce aux contacts que Valéry aura avec la médecine et les médecins avec lesquels il pût très librement discuter des problèmes qui l'intéressaient. La liste des médecins amis est longue. Outre leur amitié, ils apportaient à Valéry des réponses aux questions posées à leur compétence, à partir desquelles celui-ci réfléchissait à leur portée générale. Nous pouvons citer Thierry de Martel, les professeurs Alajouanine, et Ludo van Bogaert, neurologues ; le professeur Jacques-Jean Lhermitte, neuro-psychiatre, le docteur Louis Bour, les professeurs Henri Claude, Henri Mondor, Pasteur-Valléry-Radot, le docteur Roudinesco. Il connut également les professeurs Léon Bernard, phtisiologue, Jean-Louis Faure, gynécologue, le docteur Le Mée, O.R.L., ainsi qu'Alexis Carrel, les professeurs Policard de Lyon et Pierre Mauriac, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux et frère de François Mauriac. A Montpellier, outre le professeur Jeanbreaux, il connut très bien le professeur Gillis "qui m'a soigné et guéri". Ayant été sollicité pour la préface d'un livre sur le système nerveux végétatif, Valéry est réticent et affirme "mais je ne connais rien à la médecine. Enfin, je vais tenter d'essayer... La médecine m'intéresse. Et Monsieur Gillis m'a appris beaucoup de choses". Malheureusement l'éditeur maladroit refusa la préface !!! Les docteurs Edmond Boniot, gendre de Mallarmé, J-C Mardrus, médecin de marine féru de littérature et Julien Rouart, psychiatre et psychanalyste, cousin de sa femme, furent de ses proches. Parmi les médecins devenus célèbres dans le domaine littéraire, signalons Georges Duhamel...

C'est à l'issue de la fameuse Nuit de Gênes d'octobre 1892, où il fit "son coup d'état", "son 18 Brumaire intime", par une remise en question radicale de son comportement mental et intellectuel, qu'il prit la "résolution de penser en rigueur -ne pas croire - de tenir pour nul et non avvenu tout ce qui ne peut être porté à la précision totale, etc...". Pour cela il "se mit à regarder du côté des sciences exactes". Il étudia les œuvres de Maxwell, de Lord Kelvin, de Laplace, de Poincaré, etc. Il forgea le portrait modèle de l'intellectuel Monsieur Teste à qui il fait poser la question fondamentale : "Que peut un homme ?". Cette question fut l'axe de ses réflexions et de ses recherches tout au long de sa vie, par l'étude méthodique du fonctionnement de son propre esprit. Se méfiant et luttant contre une sensibilité trop vive qui lui aliéna trop souvent sa liberté d'esprit, il s'astreindra dès 1894 - date à laquelle il est définitivement installé à Paris - par ascèse intellectuelle et "dressage" cérébral, à tenir tous les jours dans le calme des dernières heures de la nuit des cahiers de notes qui sont "l'histoire de mon esprit, l'histoire d'un esprit, l'histoire de l'intelligence. Il y a des milliers de pages, c'est mon journal". A la recherche d'une "figure commode de la connaissance", il multipliera notes, questions,

réflexions, calculs, formules, récapitulatifs, définitions, analogies, symboles, schémas, dessins, dans un constant souci de concision, de simplification, d'extension, d'intégration, de généralisation... L'on y trouve de très nombreuses remarques d'ordre biologique, physiologique, psychologique et médical avec leurs multiples reprises qui iront en s'accroissant avec le temps.

La modélisation mathématique de la connaissance ayant échoué, c'est donc vers la biologie qu'il fera porter ses investigations scientifiques dans une recherche ternaire illustrée par le tryptique C.E.M. (le Corps, l'Esprit, le Monde, qui deviennent pour lui "les 3 dimensions de la connaissance", "les 3 points cardinaux de connaissance").

Le problème du *Corps* deviendra dominant. "Le corps me semble chose à étudier de près car il est lié à tout, et dans chaque événement physique ou psychique, ses parties ont des valeurs déterminées. Il est l'unique, le vrai, l'éternel, le complet, l'insurmontable système de référence"... "Plus je vais, - ajoutera-t-il - plus je regarde religieusement tout ce qui est physiologique, et surtout ce qui engage la sensibilité". Dans *Politique organo-psychique* il écrit : "Le sentiment de mon corps est une raison d'Etat. Dans le statut personnel de chacun, se dessine une sorte d'Etat, de présence ou de sentiment de l'intérêt général de soi. Ainsi *s'alimenter, se reposer* sont des *affaires d'Etat*. Le *gouvernement* (qui vaut ce qu'il vaut) est le psychisme qui gère l'Etat et croit le diriger - créance qui n'est admissible que quand ces affaires sont faciles, habituelles, etc. Il n'est que peu renseigné. Et il lui faut des messages simples, quand cependant le pays est terriblement complexe. Il est des *affaires d'Etat* non permanentes : un amour, une entreprise, une question de vanité. Les *affaires d'Etat* sont celles dont l'importance est définie par la sensibilisation profonde de l'être à leur égard : tous les départements de la sensibilité sont éveillés et *accordés* à raisonner au moindre signe ; - Il y a plus. Ce minimum peut être si faible que tout - tout ébranlement *même sans rapport autre que le moi*, toute perception du Moi - réveille l'idée sensible, et comme par spontanéité ; détermine une perturbation et une présence intense... Tout se passe comme si nous contenions une sorte de *personne seconde*, uniquement consacrée à telle affaire, et toute-puissante sur le tout - qui est l'instant..."

L'observation du monde moderne et ses conséquences néfastes pour l'homme sont magistralement décrites. Il pose un diagnostic : "L'homme moderne a les sens obtus" ; il est atteint d'une sorte d'obnubilation générale de la sensibilité, et d'une "baisse de l'attention". Il en rend responsable la civilisation industrielle qui inocule "pour des fins d'enrichissement, des goûts et des désirs qui n'ont pas de racine dans notre vie physiologique profonde, mais qui résultent d'excitations psychiques ou sensorielles délibérément infligées. L'homme moderne s'enivre de dissipation. Abus de vitesse, abus de lumière, abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants... Abus de fréquence dans les impressions ; abus de diversité ; abus de résonance ; abus de facilités ; abus de merveilles ; abus de ces prodigieux moyens de déclenchement, par l'artifice desquels d'immenses effets sont mis sous le doigt d'un enfant. Toute vie actuelle est inséparable de ces abus. Notre système organique, soumis de plus en plus à des expériences mécaniques, physiques et chimiques toujours nouvelles, se comporte, à l'égard de ces puissances et de ces rythmes qu'on lui inflige, à peu près comme il le fait à l'égard d'une intoxication insidieuse. Il s'accoutume de son poison, il l'exige bientôt. Il en trouve chaque jour la dose insuffisante".

Valéry distingue dans sa description de cette intoxication insidieuse, trois modalités principales : l'intoxication par l'énergie, l'intoxication par la dimension, et surtout l'intoxication par la hâte.

De la même façon que l'histoire du monde a connu "la disparition de la terre libre, c'est-à-dire l'occupation achevée des territoires par des nations organisées", l'homme moderne n'a plus de temps libre. Ce temps libre, écrit-il, "*ce n'est pas le loisir, tel qu'on l'entend d'ordinaire. Le loisir apparent se défend et se généralise au moyen de mesures légales et des perfectionnements mécaniques contre la conquête des heures par l'activité. Les journées de travail sont mesurées et ses heures comptées par la loi. Mais je dis que le loisir intérieur qui est tout autre chose que le loisir chronométrique, se perd. Nous perdons cette paix essentielle des profondeurs de l'être, cette absence sans prix, pendant laquelle les éléments les plus délicats de la vie se rafraîchissent et se réconfortent, pendant laquelle l'être, en quelque sorte, se lave du passé et du futur, de la conscience présente, des obligations suspendues et des attentes embusquées... Point de souci, point de lendemain, point de pression intérieure ; mais une sorte de repos dans l'absence, de vacance bienfaisante, qui rend l'esprit à sa liberté propre. Il ne s'occupe alors que de soi-même. Il est délié de ses devoirs envers la connaissance pratique et déchargé du soin des choses prochaines : il peut produire des formations pures comme des cristaux. Mais voici que la rigueur, la tension et la précipitation de notre existence moderne troublent ou dilapident ces précieux repos. Voyez en vous et autour de vous ! Les progrès de l'insomnie sont remarquables et suivent exactement tous les autres progrès*".

Voici un autre passage qui confirme cette analyse que ne saurait démentir le médecin moderne : "*La fatigue et la confusion mentales sont parfois telles que l'on se prend à regretter naïvement les Tahiti, les paradis de simplicité et de paresse, les vies à forme lente et inexacte, que nous n'avons jamais connus. Les primitifs ignorent la nécessité d'un temps finement divisé. Il n'y avait pas de minutes ni de secondes pour les anciens, mais nos mouvements aujourd'hui se règlent sur ces fractions. Le dixième, le centième de seconde, commencent de n'être plus négligeables dans certains domaines de la pratique. La machine généralisée a exigé ces précisions. Elle s'est si fortement imposée à l'espèce que l'on peut rapporter à l'existence et à l'accroissement de son empire toute manifestation de l'esprit de notre époque.*

*Des intelligences vivantes, les unes se dépensent à servir la machine, les autres à la construire, les autres à prévoir ou à préparer une puissance : enfin, une dernière catégorie d'esprits se consume à essayer d'échapper à la domination de la machine. Ces intelligences rebelles sentent avec horreur se substituer à ce tout complet et autonome qu'était l'âme des anciens hommes, je ne sais quel **daimôn** intérieur qui ne veut que collaborer, s'agglomérer, trouver son apaisement dans la dépendance, son bonheur dans un système fermé qui se fermera d'autant mieux sur soi-même qu'il sera plus exactement créé par l'homme pour l'homme*".

Dans le domaine propre à la médecine, il arrive à Valéry d'aller encore plus loin : "la valeur du médecin diminue en raison directe des moyens d'investigations que lui donne la technique physico-biologique. Plus en dispose-t-il, plus s'efface-t-il devant eux et renonce-t-il facilement à observer et à réfléchir..."

"Le malade de l'avenir est une collection de fiches, de graphiques, de nombres et d'enregistrements divers. Un automate sera le médecin de l'avenir, qui sans aucune pensée, déduira de ces données un classement et un traitement".

Valéry campe le personnage d'un médecin dans au moins trois dialogues : *Socrate et son médecin*, *L'âme et la danse*, *L'Idée fixe ou deux hommes à la mer*, ainsi que dans une pièce de théâtre inachevée : *Stratonice*. Dans *L'Idée fixe* abondent, au cours d'une conversation des plus brillantes, les aperçus psycho-bio-médicaux les plus diversifiés... Il y est une fois de plus souligné l'importance que devrait avoir la physiologie et le regret de ne pouvoir "se faire de l'être vivant une représentation d'ensemble", "une idée du fonctionnement d'ensemble" de l'organisme, car "si les grandes fonctions sont merveilleusement décrites, point de tentatives de synthèse". "La physiologie du XVIIIème siècle était moins particulariste que la nôtre", remarque un des deux interlocuteurs faisant allusion à Barthez.

Parmi la foule des notations intéressantes et souvent d'actualité, mentionnons l'explicitation parfaite de la notion de *neg-entropie*, bien avant l'utilisation contemporaine de ce mot, pour parler du désordre de l'esprit. "Il me semble que l'esprit tend à passer du désordre à l'ordre... ou si vous le préférez d'un certain désordre pour soi, à un certain ordre pour soi... Il travaille en quelque sorte, en sens contraire de la transformation qui s'opère par les machines, lesquelles changent une énergie plus ordonnée en énergie moins ordonnée".

Les notes et écrits concernant la biologie et la médecine de l'homme - "l'homme est l'explication à tout" - sont donc allés en s'amplifiant au fil des années et ont donné lieu à de nombreux travaux et commentaires. Parmi les plus récents, mentionnons la thèse de médecine de Pierre Miquel, les communications au colloque : *"La Science de l'Homme. L'actualité de la pensée scientifique de Valéry"*. (Vrin, 1975), ainsi que dans les articles parus ou signalés régulièrement dans le *Bulletin des études valéryennes* de l'Université de Montpellier.

Un dernier volet de l'intérêt de Valéry pour la médecine est celui de son enseignement. Il est très sévère notamment pour le système des concours qui "rapetisse l'esprit". Les "concours chez les médecins abêtissent des gens que la pratique pourrait si merveilleusement développer. Mais ils craignent les idées, pour la plupart, et ne s'habituent pas à les manœuvrer". Ces critiques de l'enseignement médical s'intègrent dans une critique globale de l'enseignement, dont Valéry avait eu à souffrir au cours de ses études. Signalons que les conceptions valéryennes en matière d'éducation ont été parfaitement et récemment analysées par la canadienne J.M. Gingras...

En guise de conclusion pour ce rapide exposé qui ne visait qu'à baliser un très vaste domaine, nous ne pouvons mieux faire que de citer un extrait du magnifique texte que Valéry a intitulé *Politique organo-psychique*, et qui concerne la notion de soin : *"Soigner. Donner des soins, c'est aussi une politique. Cela peut être fait avec une rigueur dont la douceur est l'enveloppe essentielle. Une attention exquise à la vie que l'on veille et surveille. Une précision constante. Une sorte d'élégance dans les actes, une présence et une légèreté, une prévision et une sorte de perception très éveillée qui observe les moindres signes... C'est une sorte d'œuvre, de poème (et qui n'a jamais été écrit), que la sollicitude intelligente compose"*.

Ne serait-il pas urgent de songer à écrire ce poème ?

BIBLIOGRAPHIE

Les principales citations se trouvent dans :

- 1 - VALÉRY Paul. *Autobiographie*, Bulzoni ed, Roma, 1983
- 2 - VALÉRY Paul. *Œuvres*, Tome I, Ed. la Pléiade 1957, pour l'observation du Monde moderne et ses conséquences néfastes pour l'homme.
 - La crise de l'Esprit (p. 988 - 1014)
 - La politique de l'Esprit (p. 1014 - 1040)
 - Propos sur l'Intelligence (p. 1040 - 1057)
 - Le bilan de l'Intelligence (p. 1057 - 1083) et
 - Politique organo-psychique (p. 322 - 323)
- 3 - MIQUEL Pierre. *Fragments médicaux de Paul Valéry*, Thèse, Faculté de Médecine, Montpellier 1980.
- 4 - *Fonctions de l'Esprit, 13 savants redécouvrent Paul Valéry*. Hermann éd., Paris, 1983. (Actes du Colloque : *La Science et l'Homme : l'actualité de la pensée scientifique de Valéry*. Montpellier 1982).

SUMMARY

P. Valéry and Medicine

The persistent interest of Paul Valéry (1871-1945) for medicine and physicians is dealt with, since his youth spent in Montpellier where the hippocratic medical ambience impregnated his acute sensitivity, his wide curiosity, his sharp sense of critical observation enriched by conversations with his friends studying medicine (Coste, Kessel...).

During all his life he will keep close and fruitful relations with many outstanding physicians which allowed him to improve his interrogations and remarks concerning biology and medicine integrated into the frame of a ternary research illustrated by the triptych B.M.W. (the Body, Mind and World) i.e. "the three dimensions of knowledge".

The importance of the Body will prevail and his interest for physiology will become primordial, regretting however the lack of a global vision of the general function of the organism.

*The study of the functioning of the Mind, his own one so strongly shattered when he was twenty by "love sickness", was methodically undertaken after the famous night in Genoa in 1892, in the long series of his **Cahiers**.*

*The impact of physical suffering "beyond a certain magnitude" on intellectual mastership is clarified in one of his first works : **La soirée avec Monsieur Teste** (The evening spent with Mister Teste).*

Although discretely evoked, his own sufferings as well as those of his familial surrounding will be the origin of careful observations and interesting inductions.

The ill-fated consequences for man of the manifold abuses generated by the modern world are assimilated with a real general intoxication, the one due to speed being particularly denounced.

The more and more improved and numerous means of investigation given by the physiological technics change the physician's behaviour as the latter, standing aside them, alienates his capacities for observation and reflection.

In the future, the patient will become "a collection of files, graphics, numbers and various recordings" from which the automaton-physician of the future will deduce, without any thinking, a classification and a cure.

*In Valéry's works the character of a physician is portrayed in three dialogues : **Socrate et le Médecin** (Socrates and the physician), **L'Ame et la Danse** (Soul and Dance) and **l'Idée fixe ou deux hommes à la mer** (The fixed Idea or two men at the seashore) where the most relevant bio-medical glimpses abound.*

Medical education and its system of competitions are the subject of a severe criticism integrating itself in a wider one of education generally speaking.

But finally, the action of treating patients and taking care of them, considered as politics is superbly magnified.